

oblique se devinait une confession muette, celle de la maladie, encore sans visage, encore tue, mais déjà présente, tapie dans l'ombre, guettant le moment de se révéler.

À l'extérieur, pour ceux qui regardaient de loin, tout cela pouvait passer pour un simple trait de caractère : un tempérament fort, une femme un peu amère, un peu usée par la vie. On parlait d'humeur, de mauvais jours, de cette mélancolie râpeuse qui faisait partie d'elle depuis toujours. Les jugements flottaient dans l'air, lourds, silencieux. Mais personne ne voyait ce qui, en réalité, se jouait là, dans les détails.

Personne ne savait encore que ces petits oublis et cette écriture qui se modifiaient allaient s'étendre comme une tache d'encre. Personne ne comprenait que cette écriture hésitante, ce goût disparu, ces mots qui dérapaient, étaient les premiers signes d'un effacement plus vaste. C'est ainsi que tout avait commencé : dans ce tissage invisible de solitude et de désorientation, bien avant que le vrai visage de la maladie ne se dévoile.

Chapitre 2 – La bibliothèque rêvée

Louise lisait. Elle avait toujours lu. Depuis l'enfance, les livres faisaient partie d'elle, comme une seconde peau, un souffle plus vaste que les mots. Adolescente, elle les empruntait à la bibliothèque du quartier, les dévorait en deux jours. Adulte, elle avait même fondé un petit cercle de lecture entre voisines, où l'on se passait les romans avec gourmandise, où l'on riait, échangeait, tissait du lien autour de quelques pages.

Son rêve secret, à peine murmuré, avait toujours été d'avoir une véritable bibliothèque à Paris. Pas simplement une pièce avec des livres, mais un lieu à part, un sanctuaire intime où chaque détail serait pensé comme une ode à la lecture. Elle imaginait une grande pièce aux murs tapissés de rayonnages en bois sombre, patinés par le temps, qui grimpaient jusqu'au plafond. Une échelle de chêne verni, glissant sur un rail de laiton, permettait d'atteindre les ouvrages les plus hauts, des éditions anciennes, des collections reliées, des livres aux tranches dorées.

Au sol, un tapis épais étouffait les pas, et de lourds rideaux en velours grenat filtraient la lumière du dehors, créant cette semi-obscurité enveloppante qu'elle affectionnait tant. Une lampe à abat-jour de tissu diffusait une clarté chaude sur un large fauteuil club en cuir vieilli, légèrement affaissé par

l'usage, qu'elle aurait rêvé d'habiter chaque soir, les jambes repliées sous elle. L'air y aurait porté ce mélange d'odeurs si particulier : un parfum de papier ancien, de bois ciré, de silence feutré.

Ce lieu, elle l'imaginait comme un monde suspendu, à l'abri du bruit, des obligations, du tumulte. Un refuge hors du temps. Elle ne l'eut jamais. Mais elle s'en était approchée.

Dans leur maison, au fond du parc de Maisons-Laffitte, elle avait fait construire une belle bibliothèque sur mesure par un artisan local. Une structure élégante, simple, mais solide. Louise avait choisi chaque détail du bois et y rangeait ses livres avec un soin presque amoureux.

La maison n'était pas la plus grande du quartier, mais elle avait du charme. Tout près des anciennes écuries, elle offrait à Louise, chaque matin, le doux spectacle des chevaux dans la rue. Depuis le grand canapé du salon, les jambes repliées sous elle, un livre ouvert, elle écoutait leur pas cadencé, les voix discrètes des cavaliers, parfois un hennissement. Elle n'était pas « animaux », Louise. Elle les respectait, sans passion. Mais Lucie, sa fille, si. Dès l'enfance, elle s'était éprise des chevaux. Louise l'accompagnait parfois, en restant en retrait. Elle savait qu'un lien essentiel se jouait là, entre patience, confiance et liberté.

Lucie, elle, avait toujours monté à cheval. C'était une passion née tôt, entretenue avec une ferveur tranquille jusqu'à l'accident, bien plus tard, qui l'éloigna brutalement des écuries. En grandissant, elle avait gardé ce besoin d'espace et de refuge, mais ce furent les livres, cette fois, qui lui offrirent une échappée. Dans sa propre maison, des années